

LETTRE VII^e ET DERNIÈRE.A M^{lle} JOSÉPHINE P.

Le 7 août 1850.

Ce n'est pas sans raison, ma très-aimable sœur, que je t'ai réservé cette épître : nous avons quitté la Suisse, ses montagnes, ses glaciers, ses rochers gigantesques, ses torrents sonores et ses noirs sapins ; déjà nous avons trouvé l'éternel azur du ciel, l'éblouissante lumière d'un soleil incomparable, et le vent, tout à l'heure encore chargé d'aigres et pénétrantes froidures, doux zéphir, à présent, joue à travers les arbres mollement inclinés et caresse amoureusement les fleurs dont il nous apporte les délicieux parfums ;... tu le vois bien, ma chère amie, cette lettre te revenait de droit :... quand on veut faire voyager les anges, il faut au moins que ce soit dans le paradis.

Et cependant, c'est en courant, presque en dormant, que nous traversons cette vallée du Tessin : à peine jetons-nous un regard distrait, appesanti, sur des contrées dignes de toute notre attention, si nous n'avions été rassasiés de voir et d'admirer ; aussi tout ce pays-là se présente-t-il à mes yeux comme le souvenir d'un songe à demi effacé.... Le Tessin roulant à nos côtés ses eaux bruyantes et pures ; les prairies verdoyantes, les sapins devenant plus rares ; de grandes vignes soutenues en l'air par une forêt de hautes pierres faisant office d'échalas ; les portes des maisons et des granges ornées de peintures où un artiste de cabaret a barbouillé une Madone enluminée ou un saint à barbe blanche ; puis, au milieu de cette nature nouvelle, de ce luxe de la terre se couvrant partout de verdure, de fruits et de fleurs, une autre *végétation*,